

XYZ. La revue de la nouvelle



L'envers du monde

France Boisvert, *Un vernis de culture*,
Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Migrations »,
2012, 214 p.

David Dorais

Numéro 114, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69216ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2013). Compte rendu de [L'envers du monde / France Boisvert, *Un vernis de culture*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Migrations », 2012, 214 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (114), 77–80.

L'envers du monde

France Boisvert, *Un vernis de culture*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Migrations », 2012, 214 p.

ACTIVE dans le milieu littéraire, France Boisvert a publié, depuis son roman *Les Samourailles* en 1987, plusieurs livres (surtout des recueils de poésie), et elle a siégé deux fois au conseil d'administration de l'UNEQ. En plus d'enseigner la littérature au niveau collégial et d'animer depuis le printemps 2012 une émission sur les ondes de Radio Ville-Marie, elle dirige la collection « Migrations » aux jeunes éditions de La Grenouillère. C'est d'ailleurs dans cette collection consacrée, indique l'éditeur, « aux courants de l'américanité et de la post-modernité » que France Boisvert a fait paraître au début de 2012 le recueil de nouvelles *Un vernis de culture*.



Le « vernis » renvoyant, au sens figuré, à la superficialité, aux apparences (on a un « vernis de respectabilité », d'« élégance » ou de « science »), on devine que l'auteure entend, dans ses courts récits, faire craquer ce vernis, en montrer la minceur, briser la coquille derrière laquelle le commun des mortels essaie de se camoufler, l'armure par laquelle il veut éblouir ses semblables. C'est donc dire que la grande majorité des nouvelles sont construites selon le schéma du renversement, de l'inversion, du basculement. Ainsi, dans la nouvelle au titre emblématique « Le monde de l'envers », une animatrice de télévision connaît un succès enviable grâce à son émission culturelle. Cette Ruth La Mothe a un faciès aussi inesthétique que son nom, ce qui ne l'a pourtant pas empêchée d'atteindre une notoriété médiatique. Mais à quarante ans, l'idée de vieillir la répugne, et elle recourt sans attendre à une chirurgie plastique. Après être passée sur la table d'opération, Ruth ne se reconnaît plus dans ce nouveau visage impeccable. Elle 77

devra entrer en thérapie et verra son audimat fondre comme neige au soleil devant son image désormais irréprochable.

On le constate, France Boisvert s’amuse à épinglez les prétentions à la distinction et le besoin immodéré de se draper dans des apparences rutilantes, que l’on retrouve de manière privilégiée dans certains milieux : elle mentionne souvent que ses personnages sont des bourgeois, ont des goûts bourgeois et entretiennent des ambitions bourgeoises, avec tout ce que ce mot peut connoter de réprobation envers la petitesse qui s’ignore et le snobisme. Les personnages — dessinés à grands traits, bien sûr, étant donné la visée caricaturale, mais tout de même crédibles — appartiennent à des groupes variés, tous dotés cependant d’un statut social à peu près homogène : professeurs, avocats, artistes, éditeurs, employées de bureau, gens du *show-business*, etc. On croise à quelques reprises des touristes nantis qui, malgré le chic de leurs destinations, se trouvent inexorablement confrontés à l’inverse de l’élégance à laquelle ils aspirent. Lors de vacances dans un hôtel huppé en Gaspésie, un homme, après des balades en forêt, finit par se transformer en ours (« Rencontre du 4^e type »). En visite au Mexique, une voyageuse assiste, dans une pyramide, à un sacrifice humain et se métamorphose en une Inca centenaire (« Tehotihuacan »). Un pèlerin faisant la route de Compostelle en vient à abandonner sa conjointe et à embrasser avec ravissement l’ascèse catholique (« Les fondements »).

Je ne connais pas bien les théories des penseurs de la post-modernité, courant auquel s’apparenterait *Un vernis de culture* par son appartenance à la collection « Migrations », mais il me semble possible d’établir un rapprochement entre ce recueil et deux théoriciens du xx^e siècle : Mikhaïl Bakhtine et Jean Baudrillard. Le concept de carnivalesque mis au point par Bakhtine dans son ouvrage sur Rabelais s’applique sans peine au livre de France Boisvert : n’y procède-t-elle pas à un renversement des hiérarchies et des valeurs destiné à provoquer le rire ? Considérant le procédé du détronement et du culbutage qui est à l’œuvre dans les histoires, le lecteur ne

conçoit Bakhtine, est un thème fondamental. Elle consiste à jeter à bas les symboles du pouvoir institué (dans le cas qui nous occupe, la richesse, la notoriété, la respectabilité) et à faire triompher ce qui est habituellement tenu dans une position dominée : le bas, le trivial, le grossier, le profane. Il est à noter que, dans nos sociétés contemporaines où l'athéisme est la norme, la religion peut parfois instiguer le retournement, devenir une source de moquerie envers la distinction factice. Ainsi le tourisme chic est-il renversé et projeté dans la profondeur du sacré, comme dans les nouvelles « Tehotihuacan » et « Les fondements » déjà citées. Mais généralement, c'est bel et bien le comique grotesque qui vire le sérieux à l'envers. Dans « L'épuisement du masculin », un homme trop viril (pilosité surabondante, sueur excessive, odeur offensante, cheveux gras) suit un traitement à base d'hormones qui le transformera en femme : d'une manière ou d'une autre, il ne peut éviter la difformité corporelle, qui lui nuit dans l'univers propre du bureau où il travaille. Dans « La langue verte », la nouvelle la plus bakhtinienne du lot, une étudiante modèle, après un cours universitaire sur le joul et les jurons, agresse l'un de ses condisciples et lui mange une partie du bras !

De Baudrillard, Boisvert semble avoir récupéré le concept de simulacre. Rappelons-nous que le simulacre consiste en un mensonge qui cache non pas la vérité, mais l'absence de vérité. Il constitue un troisième ordre de réalité, au-delà de l'original et de la copie : toute notion d'une réalité première a disparu. Ôtez le simulacre, vous ne trouverez rien du tout. Chez Boisvert, le « vernis de culture » qui s'efface peut révéler non pas une vérité primordiale de laquelle le personnage se serait éloigné à force de suivre la mode et d'endosser le faux-semblant, mais un vide existentiel symbolisé par la mort. Représentative, la première nouvelle du recueil raconte comment un chanteur à la mode rencontre au restaurant une cousine et se fait rappeler ses parents, son enfance, sa vie de famille, toutes choses qu'il déteste. Il en vient à se démonter et à perdre la tête, au point que la police doit intervenir et le

tuer. Le tragique de nos sociétés occidentales consisterait donc à être exilées de l'alternative entre authenticité et artifice, et à se voir condamnées à choisir uniquement entre l'artifice et le néant.

David Dorais

Sexe et autres amours

Marie-Sissi Labrèche, *Amour et autres violences*, Montréal, Boréal, 2012, 164 p.

AVEC LES TROIS ROMANS qu'elle a publiés depuis 2000 chez Boréal (*Borderline*, *La brèche* et *La lune dans un HLM*), Marie-Sissi Labrèche s'est imposée comme une figure bien en vue du milieu littéraire québécois. Avec Nelly Arcan ou Nadine Bismuth, elle fait partie de ces jeunes Montréalaises qui, dans les années 2000, ont exploré l'avenue autofictionnelle, campant des personnages plus ou moins sulfureux, passant avec les lecteurs un pacte leur garantissant une bonne mesure d'authenticité avec une pointe de dévergondage. Pour ce qui est de Marie-Sissi Labrèche, le film *Borderline* réalisé en 2007 par Lyne Charlebois a donné un second souffle à son œuvre, faisant connaître celle-ci à un public plus large. Mais si l'on exclut l'adaptation cinématographique, à laquelle elle a collaboré, et des scénarios de bandes dessinées écrits pour les éditions La courte échelle, l'auteure n'a offert aucun nouveau texte de fiction depuis son troisième roman, paru en 2006. Cela reste vrai même si l'on tient compte du recueil *Amour et autres violences*, publié en 2012 chez Boréal, puisqu'il ne contient (à une exception près) que des nouvelles déjà parues. Doit-on conclure à une manœuvre commerciale cherchant à rentabiliser des fonds de tiroir ? Peut-être en partie, mais il n'en demeure pas moins que les textes présentés sont d'une bonne tenue et méritent sans doute d'être (re)découverts par les lecteurs qui apprécient le genre de Labrèche. D'autant plus que ces textes ont naguère trouvé place dans des revues littéraires diverses

